

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

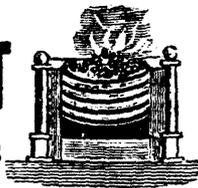
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA DEMOISELLE A MARIER ; LA DÉVOTE ; FABLE, LES CHIENS ; REVUE DES DERNIÈRES MÔDES DE PARIS.

LA DEMOISELLE A MARIER.

Dans un vaste et bel hôtel du faubourg Saint-Germain, au fond d'une chambre élégante et blanche de jeune fille, toute parfumée d'un frais parfum, et toute ornée de mille petits riens charmants, mademoiselle Marguerite de Bussy était assise devant une table en bois de palissandra chargée d'une écriture d'écaïlle incrustée d'or, avec tous ses accessoires de papier armorié, de cire odorante et de cachets aux fines et délicates devises.

Elle écrivait depuis un moment, et sa plume courut d'abord avec une grande rapidité, mais tout-à-coup elle s'arrêta. La jeune fille parut rêver, voulut recommencer à écrire ; mais, soit qu'il y eût dans la lettre quelque chose qu'elle s'occupait quelque pensée difficile à exprimer ; soit qu'elle songeât à trop de choses ensemble, les mots ne coulaient plus, elle s'arrêta tout-à-fait et resta pensive.

Mademoiselle de Bussy était une jolie personne assez grande, un peu pâle, frêle, délicate, blonde, avec des mains et des pieds d'enfant, un air de distinction et d'élégance exquises, une physionomie fine, mobile, un peu moqueuse, et cette assurance spirituelle que possèdent toutes les jeunes personnes élevées au milieu du grand monde ; elle ne marchait, ni ne s'asseyait, ni ne parlait, ni ne se taisait, sans qu'on comprît qu'elle était née dans un noble hôtel du noble faubourg, tant elle était belle et grande dame depuis les pieds jusqu'à la tête.

Elle avait donc interrompu sa lettre, et rêvait avec un air assez triste, quand un coup très-léger se fit entendre à sa porte, et une jeune femme entra dans sa chambre sans s'être fait annoncer.

« Comment ! c'est vous, chère Diana ! quel bonheur inespéré de vous voir ! s'écria Marguerite. Je vous croyais à Londres, et, tenez, je vous écrivais.

— Chut ! dit la jeune femme en mettant deux

doigts sur sa bouche en signe de mystère ; ne me nommez pas, chère Marguerite ; je ne fais que traverser Paris, et je tiens beaucoup à ce que mon passage n'y soit pas connu. Vous n'en parlerez pas même à votre mère. Je sais qu'elle est sortie ; je m'en suis assurée avant d'entrer chez vous.

— Pourquoi tout ce mystère, chère lady L... ? dit Marguerite.

— Oh ! pour rien, je vous conterai cela plus tard, répondit la jeune femme avec un léger accent anglais, plein de grâce dans une jolie bouche. Un voyage, une partie, un coup de tête, une misère enfin, ajouta-t-elle d'un ton qu'elle cherchait à rendre léger, mais où perçait cependant quelque embarras. Je ne verrai personne à Paris.

— Comment ! pas même ma mère, qui aurait été si aise de vous voir !

— Non, personne... On ne voulait pas non plus que je vous visse ; mais je n'ai pas voulu traverser Paris sans embrasser ma chère Marguerite.

Et la belle jeune femme jeta ses bras autour de la taille de son amie avec ce mélange de gaucherie et de grâce dont l'une appartient à la nature anglaise, et dont l'autre est inséparable de la jeunesse et de la beauté.

Marguerite lui rendit ses caresses et lui témoigna la joie que lui causait son arrivée inattendue.

« J'ai tant de choses à vous dire ! continua mademoiselle de Bussy quand elles se furent toutes deux assises sur une petite causeuse où elles se tinrent quelque temps embrassées. Mais avant tout parlez-moi de lord L... Il est ici, sans doute ?

— Non, répondit-elle avec un peu d'embarras. Et, voyant l'étonnement de son amie, elle se hâta d'ajouter, en rougissant comme un enfant qui ment : « Il doit me rejoindre dans peu... Et ses chevaux, ses chiens... Il aime énormément ses chevaux et ses chiens, et ne pouvait pas les quitter si vite !

— C'est donc avec votre mère que vous voyagez !

— Pas davantage ; mais de grâce ne mettez pas votre esprit à la torture pour deviner les circon-

stances de mon voyage ; je vous conterai cela plus tard, et parlons de toutes ces choses que vous aviez à me dire ; j'ai très-peu de temps à vous donner, et je veux savoir tout ce qui vous touche. Nous avons été si séparées depuis deux ans... et Dieu sait quand nous nous reverrons ! murmura-t-elle, mais si bas que Marguerite n'entendit pas ces derniers mots.

— Ah ! oui, nous avons été bien séparées ! chère Diana. Heureusement vous arrivez au moment où j'ai le plus besoin de vos conseils et de votre amitié, non pour me décider, car je le suis ; mais pour m'aider à suivre vaillamment mes résolutions.

— Mon amitié est toute à vous, chère petite, vous le savez bien ; quant à mes conseils, ils ne passent pas pour très-bons, je vous en avertis. En disant ces mots, Diana s'était levée comme pour arranger ses boucles brunes et soyeuses que le vent avait un peu dérangées, et la glace refléta l'un de ces visages qu'on ne trouve que dans les rêves ou en Angleterre.

— Mais avant tout, continua Diana, faites bien défendre votre porte, pour qu'on ne puisse nous interrompre, ni me voir chez vous, et vous ne parlerez de ma visite à personne, entendez-vous bien ?....

— Mon Dieu ! ma chère Diana, je vous trouve un air distrait et agité qui m'alarme ; que vous est-il donc arrivé ?

— Rien... il ne m'est rien arrivé, je vous assure... C'est sans doute la joie de vous revoir qui me donne cet air préoccupé... Ah ! chère Marguerite, votre vue me rappelle de si doux souvenirs ! quel temps plein de charme il retrace à ma mémoire !

— Celui de votre mariage, n'est ce pas, où je vous vis si heureuse, si éperdument éprise du beau Jemmy ?

— Oh ! non, en vérité, ce n'est pas à ce temps-là que je pensais, mais au contraire à celui où j'étais encore une heureuse fille insouciant, ayant tout l'avenir, l'espace, le monde à moi, et portant mes rêveries sur les grèves enchantées qui bordent la mer ; mes espérances étaient grandes comme elle alors.

— Oh ! plaignez-vous, belle songeuse, d'avoir échangé de vagues illusions contre un mariage d'amour... Et que diriez-vous donc, ma pauvre Diana, si vous aviez échangé tous les trésors, toutes les joies de ce ciel étoilé que chaque jeune fille porte en elle-même, contre les froides et lourdes chaînes d'un mariage semblable à celui que je vais faire ?

— Vous allez vous marier, chère Marguerite : oh ! j'en suis bien aise ; contez-moi tout cela."

Dans la manière dont ces derniers mots étaient dits par lady L..., peut-être aurait-on pu voir percer, à travers l'intérêt que lui causait cette nouvelle, un certain soulagement d'échapper aux investigations de son amie, en portant toute l'attention de Marguerite sur elle-même.

" Oh ! vous allez vous marier ? reprit-elle, en voyant que mademoiselle de Bussy ne disait plus rien.

— Oui, mais il n'y a rien là de très-gai, je vous assure." Elle essaya de sourire, tandis que dans ses yeux brillaient deux larmes qu'elle essuya furtivement avec l'un de ses doigts, et reprit ; " Pour moi ce ne sont pas, comme pour ma belle Diana, toutes les joies d'un amour partagé ; ce ne sont pas des promenades infinies au clair de la lune ; ce ne sont ni des soupirs, ni des extases de bonheur à faire rêver long-temps une pauvre fille élevée comme moi à la française, et destinée à se marier à la française, c'est-à-dire de la plus sottise façon du monde ; ô ma Diana ! que je vous ai envieé alors !

— Quel mariage faites-vous donc ? interrompit lady L... avec un sourire indéfinissable, où paraissait percer une sorte d'impatience irritée.

— Quel mariage je fais ? Ah ! mon Dieu ! je fais un mariage à peu près comme tous ceux que je vois faire autour de moi, un mariage à pleurer d'ennui en attendant qu'on y pleure de tristesse et qu'on y meure de consomption.

— Et pour quelle cause ?

— Pourquoi ? mon Dieu, parce qu'il faut bien en finir.

— Bonne raison ! dit Diana éclatant de rire involontairement, malgré la gêne et la contrainte qui avaient paru la dominer depuis un moment.

— Mais, oui, pour en finir, reprit mademoiselle de Bussy ; vous ne me comprenez pas, je le vois bien, parce que vous ne savez point ce que c'est en France que d'être cette chose insipide, ennuyeuse et embarrassante qu'on appelle une fille à marier.

— Que ne suis-je encore cette chose-là ! dit Diana en étouffant un soupir.

— Vraiment, reprit mademoiselle de Bussy, je ne suis pas surprise de votre étonnement. En Angleterre, l'état de jeune fille est une royauté charmante ; une jeune fille règne sur tout ce qui l'entoure ; toutes les fêtes, tous les plaisirs sont pour elle : son printemps est plus riant et plus beau que celui de l'année. Tant qu'une Anglaise n'a point subi le joug quelquefois un peu rude du mariage, c'est une reine, c'est une fête autour de laquelle tout est sourire et bonheur ; elle est libre, elle est fière, et dicte des lois à tout ce qui l'approche. Il y a long-temps qu'on l'a dit,

faudrait être jeune fille en Angleterre et femme en France.

—J'aurais assez aimé à cumuler ces deux libertés, dit Diana moitié gaie, moitié triste.

—Il ne tient qu'à vous, chère Diana ; venez passer l'hiver prochain à Paris.

—Je ne sais point ce que je ferai l'hiver prochain, je vis au jour le jour, n'aimant pas à songer au lendemain : mais dites-moi quelle est l'existence des jeunes filles en France ; vous ne m'en avez jamais parlé ?

—Je ne m'en rendais pas encore bien compte dans ce temps-là ; mais deux ans apportent bien des changements. A notre âge, qui est celui de toutes les curiosités, on regarde et on apprend mille choses auxquelles on ne faisait point attention ; eh bien ! voici notre vie : Les jeunes personnes, comme on nous appelle, eussions-nous trente-six ans, si nous sommes encore à marier, les jeunes personnes ne comptent pour rien dans notre faubourg Saint-Germain : tout se fait *pour elles*, dit-on, mais rien *par elles*.

—C'est là une maxime que les gouvernements voudraient bien adopter pour les peuples.

—Oui, mais les peuples se révoltent ; et nous, dont l'état est d'être agneaux ou colombes, nous subissons la loi commune, et on en abuse ; du moins dans les familles qui n'ont point encore adopté la nouvelle mode, et où l'on ne nous contraint pas à faire des mariages d'inclination.

—Contraindre à faire des mariages d'inclination ! allons, vous vous raillez de moi pauvre étrangère.

—Non, je ne me raille point, c'est une nouvelle mode ; mais il faut être énormément riche pour la suivre ; il faut avoir cent mille livres de rente, une mère dont l'amie intime a un fils qui n'en a que cinquante tout au plus, mais en revanche un titre ou un très-beau nom, de ces noms qui sont à eux seuls une dignité ; alors les mères arrêtent le mariage de leurs enfants dans un jour d'expansion sentimentale auquel on a pensé depuis dix ans. Cependant on décide qu'on ne doit unir les jeunes gens que quand ils s'aimeront, et on débite là-dessus de charmantes maximes, car nos mères aiment toutes à parler d'amour. A dater de ce moment, le jeune homme reçoit l'autorisation de chercher à se faire aimer ; et comme les cent mille livres de rente lui plaisent prodigieusement, il se promet bien de réussir ; il abandonne le jockey's club et les parties ruineuses qui pourraient lui faire du tort si on le savait ; il vient au bal et ne fait danser que sa future fortune ; il vient caracoler au Bois autour de la calèche où elle est promenée par sa mère. — Si elle aime les chiens, il se met à aimer les

chiens ; si elle est musicienne, il aime la musique ; si elle est gaie, il est gai ; si son humeur est mélancolique, il est mélancolique, et ne lit que Byron et nos poètes ténébreux ; enfin pendant six mois il est aussi parfaitement hypocrite qu'on nous force à l'être du berceau jusqu'à notre contrat de mariage.

—Mais les parents, les amis, ne disent-ils rien ?

—Non : les parents, les amis sont dans le secret et chacun dit :

“ Comme monsieur tel est bien ! qu'il est agréable ! comme il monte bien à cheval ! comme il a bon air ! etc., etc. La mère dit à sa fille : — Comme il aime sa mère ! qu'il est bon, distingué, spirituel ! il sera pair un jour, et certainement il se fera remarquer à la chambre ; ” car si beau que soit un nom, voyez-vous, maintenant on sent bien qu'il faut retremper ses titres dans un peu de mérite personnel.

—Et qu'on dit la jeune fille à cela ?

—La jeune fille rougit un peu ; elle se rappelle un soupir qu'il a fait semblant d'étouffer, en apprenant qu'elle part pour la campagne ; et pourtant c'est à la campagne que se frapperont les grands coups, d'autant qu'on a remarqué qu'à force d'entendre vanter les mariages d'inclination, la pauvre fille a pris la chose au sérieux, et semble accorder quelque préférence à... son cousin, car les cousins, on dit que c'est la peste des familles ; et peut-être on a raison.

—Et vous, Marguerite, n'avez-vous pas un cousin ?

—Oui, le prince de M... , dit Marguerite en rougissant un peu ; mais ce n'est pas de moi que je vous parle, laissez-moi vous achever le mariage d'inclination.

On part pour la campagne ; huit jours après, le jeune homme arrive avec sa mère ; le temps presse, on craint le cousin qui doit venir à l'autonne. Alors il tombe éperdument amoureux ; on le laisse gémir et soupirer pendant trois mois, plus ou moins ; mais au bout de ce temps il faudrait avoir bien du malheur ou de la maladresse pour qu'une jeune fille ne finit pas par se croire un peu éprise.

—Marguerite, je vous trouve bien savante, vous m'étonnez ! Où donc avez-vous appris tout cela ?

—J'ai appris tout cela d'une de mes amies, laquelle a été ainsi conduite à épouser un homme qu'elle ne pouvait pas souffrir, et avec qui elle est fort malheureuse, parce qu'il aimait passionnément sa fortune et qu'il se souciait fort peu d'elle.

—Vos mariages d'inclination sont très-plaisants !

—Pas trop, je vous l'assure.

—Alors ce n'est pas un mariage d'inclination que vous faites ?

—Non, non ! je ne suis pas assez riche et je ne dois m'éprendre de personne. On répète très-souvent devant moi qu'une fille bien née ne doit avoir aucune préférence dans le cœur. Seulement, si un grand seigneur très-riche voulait bien devenir follement amoureux de moi, ma mère serait la plus heureuse et la plus triomphante des mères. Pauvre femme ! elle attendra long-temps. Les jeunes gens ont trop bien appris l'arithmétique depuis un temps pour songer à moi. L'arithmétique est l'ennemie jurée des jeunes filles ; c'est un préservatif assuré contre l'amour qu'elles pourraient inspirer.

—Cependant vous êtes riche, je crois ?

—Non, pas du tout. Ma mère a un très-beau douaire, et paraît riche ; mais j'ai des frères et des sœurs tous mariés et en possession de légitimes héritiers. J'ai dix mille livres de rente, pas davantage : donc je ne puis plaire qu'à ceux qui n'ont rien.

—Et pourquoi cela ? Je ne comprends pas la logique de ce raisonnement.

—Parce que ceux qui possèdent, ne fût-ce que six mille livres de rente, sont infiniment plus riches vivant garçons qu'ils ne le seraient avec seize mille livres de rente et une femme à loger, vêtir et nourrir. Ma mère sait merveilleusement cela, aussi elle a placé ses espérances ailleurs ; et pour essayer de l'effet de mes charmes, elle me mène depuis deux ans à toutes les ambassades afin d'y rencontrer des étrangers.

—Pourquoi des étrangers ?

—Parce qu'ils passent pour plus riches et moins bons calculateurs que les Français.

—On pourrait bien se tromper.

—Peut-être. Et d'ailleurs, que voulez-vous ? je ne sais pas être aimable pour tous les vieux princes russes, allemands, goths, bossus, boiteux ou manchots, que nos mères se sont mises à cajoler pour nous. Aussi la mienne dit-elle en riant, mais avec un grand fonds de tristesse, que je suis d'une très-difficile défaite.

—Eh bien ! pourquoi veut-elle donc se défaire de vous ?

—Parce qu'il faut bien marier sa fille.

—Mais, quelle nécessité ?

—C'est l'usage ; et une mère ne passe pour avoir bien rempli son devoir maternel que quand, vaille que vaille, elle a marié tous ses enfants.

—Votre société française est singulière, en vérité ! donc, pour vous conformer à l'usage, vous, ma chère Marguerite, à qui j'ai vu de tout autres

idées, vous vous mariez seulement pour en finir, ainsi que vous disiez tout-à-l'heure. Et quel homme est celui que vous devez épouser ?

—Je ne sais trop, répondit nonchalamment Marguerite.

—Est-il beau ?

—Voilà bien une question d'Anglaise. Non, il n'est ni beau ni laid.

—Est-il jeune ?

—Ni vieux ni jeune, trente-trois ans à peu près.

—Est-il riche ?

—Non, je dirais qu'il n'est ni riche ni pauvre, si ce n'est qu'il n'est vraiment pas assez riche à beaucoup près pour vivre dans la haute société dans laquelle son mariage va le placer, et qu'il faudra nécessairement que nous passions ensemble beaucoup de temps à la campagne, non pour y avoir une belle et large existence comme on la mène en Angleterre, mais pour y vivre mesquinement pendant huit mois, afin d'en passer quatre à Paris convenablement.

—A-t-il de l'esprit pour défrayer tout ce long temps que vous passerez ensemble éloigné du monde ?

—Eh non ! il n'est point sot, mais il n'a point d'esprit ; il n'est pas bon, du moins de cette bonté forte et généreuse qui n'appartient qu'aux gens d'élite, mais on dit aussi qu'il n'est pas méchant ; il n'est pas grand, il n'est pas petit ; il n'a pas l'air extrêmement provincial quoiqu'il vienne, comme Petit-Jean, d'Amiens pour être suisse ; il n'a pas un grand nom, il n'en a pas un trop obscur, il est dans le medium de tout ; et jusqu'à sa voix (car il chante) a subi cette loi fatale de juste milieu dans lequel il semble avoir été pétri de toute éternité : c'est un baryton, la seule voix pour laquelle je me sente une aversion prononcée.

—Mais, ma pauvre enfant, vous qui n'aimez que les extrêmes et à qui le médiocre a toujours été odieux, comment allez-vous faire ?

—Je n'en sais rien.

—Je ne vous donne pas deux ans pour mourir de dégoût et d'ennui.

—Je le crois."

Et mademoiselle de Bussy, la tête appuyée sur sa main, faisait danser un de ses petits pieds dans une cadence rapide, ainsi qu'il arrive quand on veut paraître calme au dehors et que cependant on éprouve une grande agitation intérieure.

« Quelle folie ! reprit Diane ; en vérité, Marguerite, je ne vous comprends pas. On voit bien que vous ne savez guère encore ce que c'est que le mariage ; ses difficultés, ses exigences, son despotisme. Vous ne comprenez pas à quel point

il faudrait profondément se convenir pour s'y trouver long-temps heureux. Ce n'est pas même toujours assez de l'amour pour opérer une complète fusion de deux êtres : il peut s'éteindre, ajouta-t-elle d'une voix profondément triste, et montrer qu'on s'est étrangement épris quand on s'est cru faits l'un pour l'autre : voyez-vous, Marguerite, il faut être de la même sphère, du même pays moral, pour ainsi dire ; autrement on souffre chacun toutes les peines des exilés qui n'entendent plus jamais parler le langage de la patrie ; et encore si c'était la tout ! mais, mon enfant, dans l'angoisse qu'on éprouve d'une telle torture, on peut perdre la raison, on peut écouter des accents qui répondent à toutes les pensées de votre cœur, se laisser fasciner, séduire, succomber sous le charme, et ne comprendre le danger que quand il n'est plus temps de le fuir, car on est devenue coupable....”

Marguerite leva les yeux sur lady L.... et vit qu'elle pleurait.

Diana baissa ses regards sous ceux de son amie, sa poitrine se soutenait oppressée de sanglots ; mais elle reprit brusquement :

“ Il faut rompre ce mariage, il le faut ! ”

Marguerite essuya ses yeux : en voyant pleurer Diana, dont elle croyait que les larmes coulaient pour elle, la jeune fille avait perdu quelque peu de sa fermeté.

“ Non, répondit-elle, ~~il est~~ arrêté, et le contrat doit se signer ce soir : ce serait une esclandre ; d'ailleurs que gagnerai-je à attendre ? ce mariage est encore un des meilleurs de ceux qu'on me propose depuis long-temps ; tout est dit, il en sera ce qu'il pourra.

—Mais, mon enfant, expliquez-moi ce qui a pu vous conduire, vous que j'ai vue décidée dans un temps à faire, comme nous autres Anglaises, un mariage d'amour, à faire aujourd'hui la sottise affaire que vous êtes sur le point de conclure ? y a-t-il de votre part inclination contrariée, dépit, désespoir ? En vérité, je ne comprends rien à cette décision.

—Il n'y a rien au monde que l'ennui d'être ce qu'on appelle une fille à marier : je me marie pour être mariée et qu'il n'en soit plus question ; pour ne pas être, par exemple, un jour comme ma tante Eleonore : pauvre créature ! elle a vieilli sous le harnais d'une fille à marier, et je la vois encore, malgré ses quarante-cinq ans, se rechercher et faire la charmante quand un célibataire passe auprès d'elle : elle me rappelle toujours le cheval du grand Frédéric, qui dressait l'oreille et piaffait encore dans sa vieillesse quand il entendait sonner la trompette.

—Si vous riez, Marguerite, nous voilà per-

dues ; c'est un indice certain que vous allez vous affermir dans votre folie.

—Folie ! folie ! demandez à ma mère si je ne fais pas une action raisonnable. Ecoutez, je veux bien vous le dire en confiance, malgré l'air de jeunesse que me donnent mes cheveux blonds et une certaine délicatesse répandue dans toute ma personne, j'ai vingt-quatre ans passés. Quand les vingt-cinq auront sonné, j'aurai perdu toutes les chances de me marier en jeune fille, on ne pensera plus pour moi qu'aux hommes de quarante ans au moins ; puis, si j'ai le malheur d'arriver à trente, il ne tiendra qu'à moi de croire qu'il n'y a plus au monde que des hommes de cinquante ans (bien conservés à la vérité) ; ensuite chaque année comptera quadruple, et en peu de temps je deviendrai une *fille de mérite*, et je ne devrai plus aspirer qu'aux veufs de soixante ans, goutteux, asthmatiques ou sourds, qui penseront à moi pour *mes vertus*, parce qu'ils auront besoin de cataplasmes, de tisanes, et de soins dans leurs vieux jours. Hélas ! hélas ! c'est ma dernière année de jeunesse comme fille à marier, et j'en veux profiter.

—Pour faire une belle fin, vraiment !

—Que voulez-vous, Diana ? les choses sont arrangées en France de façon que je n'ai point de chance de mieux faire, puisque je suis arrivée jusqu'ici sans changer d'état.

—Pourquoi aussi ne vous êtes-vous pas mariée plus tôt ?

—Oh ! pourquoi, répondit Marguerite en souriant, parce que j'avais un brin de roman dans le cœur, et que ma mère avait dans la tête dix grains d'ambition ; à mon entrée dans le monde on me trouva jolie.

—Je vous trouve encore plus charmante cette année.

—C'est possible, mais il y a huit ans qu'on me voit, et cela me fait perdre infiniment de valeur ; enfin, n'importe ! aux premiers moments de mon apparition, j'eus, comme dirait ma mère, le bonheur de plaire au jeune prince héréditaire de N...

—Le prince Frédéric de N.... ! répéta Diana d'un ton assez singulier. Une rougeur rapide passa sur son visage et la laissa très-pâle.

—Lui-même ; ses assiduités furent assez marquées pendant tout l'hiver.

—Et vous plaisaient-elles ? reprit Diana du même ton...., il passe pour.... très-agréable.

—Elles ne me déplaisaient pas ? parce qu'elles me mettaient à la mode.

—Seulement pour cela ?

—Oui, car il est très-blond et je n'aime point un homme blond.

—Allons, allons, c'est une bonne raison, dit Diana en riant à demi.

—Quant à ma mère, elle était d'une joie contenue, digne et pleine de convenance dans le monde, mais qui éclatait parfois dans l'intérieur.

—Eh bien ! il me semble que tout allait fort bien, reprit Diana d'une voix un peu amère.

—Oui, mon histoire aurait pu devenir un roman et finir de bonne heure ; mais le vieux prince de N... n'était pas si joyeux, et un beau matin il emmena son fils en Allemagne ; depuis, ma mère m'a dit (pour se consoler elle-même) qu'il avait assez mal tourné, et qu'il avait fait beaucoup parler de ses aventures galantes en Allemagne et aussi en Angleterre.

Lady L... ne répondit rien, mais elle parut oppressée et souffrante : cependant elle se contint et dit :

—Eh bien ! après celui-là, ne vint-il pas quelque noble et beau prétendant ?

—On m'a proposé pendant deux ans d'excellents partis : je disais non, parce qu'aucun n'était l'idéal que mon imagination avait forgé, et ma mère aussi non, parce qu'aucun n'était ni duc ni prince, et que le prince Frédéric avait élevé très-haut le diapason des espérances de ma mère ; je ne pouvais point, à son avis, être moins que duchesse ; les pauvres mères s'abusent souvent beaucoup : de refus en refus, je gagnai vingt et un ans. Cette année-là fut bien terrible, j'allais être majeure ; majeure, c'est là un mot épouvantable pour une jeune personne. Et pour éviter d'être publiée *filles majeure*, je crois que nous aurions renoncé, moi à mes rêves, et ma mère à me voir titrée. C'est une véritable désolation : mais que faire ? il faut s'accoutumer à tout ; même à vieillir, reprit Marguerite avec une moue charmante ; et jetant un coup d'œil à la glace de sa toilette placée vis-à-vis de la causeuse, elle ne put s'empêcher de sourire, car la figure qu'elle y vit n'était rien moins que vieille assurément. Cependant, continua-t-elle, après le jour irrévocable qui m'enrôlait dans les filles majeures, après avoir évoqué tous les exemples des temps passés et présents qui pouvaient nous rassurer, nous avons repris peu à peu chacune nos espérances et nos illusions.

—Et comment n'avez-vous pas rencontré, chemin faisant, votre idéal ? cela se rencontre toujours, reprit Diana en rougissant.

—Que sais-je ? ceux-ci ne me plaisaient pas, je ne plaisais point à ceux-là. En France, les jeunes gens font la cour aux femmes et non pas aux jeunes personnes, attendu que les usages nous enjoignent de ne parler de rien *par innocence*.

—Pourtant j'ai oui dire qu'à Paris la conversation était souvent très-libre, et je pense que vous devez parfois entendre des choses singulières.

—Oui, on parle de tout devant nous, d'histoires galantes, d'anecdotes passablement scandaleuses, de bons mots qui ne sont pas toujours très-châtés ; mais malheur à nous si nous comprenons le langage le plus clair ! nous ne devons ni sourire ni rougir, sous peine de passer pour savoir plus de choses qu'il ne convient à notre état de jeunes personnes.

—Et êtes-vous en effet si ignorantes ?

—Oh ! je crois, dit Marguerite en riant dans sa jolie figure fine, que nous sommes un peu comme les enfants muets dont les nourrices se vantent avec orgueil ; " Il ne parle pas encore, disent-elles, mais il n'ignore de rien."

—Vous vous vantez, ma chère enfant, reprit Diana avec une certaine pédanterie de femme mariée.

Marguerite rougit et craignit d'avoir outrepassé sa pensée, mais elle continua—Vous voyez qu'avec ce système qui nous rend stupides à plaisir devant les hommes, il est très-difficile à une jeune fille de faire sortir son roman de l'état d'abstraction.

J'ai donc ainsi gagné vingt-quatre ans, autre année fatale ! depuis près de dix mois que j'y suis entrée, ma mère a quitté toutes ses espérances, et un désir effréné, une impatience sans espoir s'est emparée d'elle ; elle en parle le jour, elle y rêve la nuit ; tous ses amis sont en campagne, et nous ne passons jamais une semaine sans faire au moins une entrevue.

—Qu'est-ce qu'une entrevue ? dit lady L...

—O bienheureuse Anglaise qui ne sait pas ce que c'est qu'une entrevue, s'écria Marguerite avec une emphase plaisante ! une entrevue est une invention assommante et saugrenue de notre civilisation matrimoniale ; c'est une rencontre fortuite où l'on fait trouver ensemble une jeune personne qui *ne se doute de rien* et un homme à marier. Avez-vous jamais vu vendre un cheval ?

—J'en ai du moins vu beaucoup acheter.

—Vous avez alors vu comment on le fait marcher au pas, au trot, au galop ; on montre ses pieds, ses dents, on dit s'il a de bons poumons, s'il est bon coureur, s'il est facile à ferrer, s'il se nourrit bien ; que sais-je encore ? Eh bien ! cette exhibition de toutes les qualités chevalines n'est rien auprès de celle d'une créature soumise à l'entrevue : on la pare des pieds à la tête de tout ce qui peut l'embellir, on la place sous son meilleur jour ; si le bal lui va bien, c'est au bal

qu'on la montre ; si elle chante, c'est au concert ; si elle n'est point trop sottre, c'est à un dîner, où chacun l'interroge, qui sur ses talents, qui sur ses goûts ; l'un lui parle musique, l'autre dessin, un autre lui demande qui elle admire le plus, de Victor Hugo ou de M. de Lamartine, le tout pour la faire briller. Pour moi, j'en ai fait partout, et je les avais prises dans une telle horreur que je les manquais toutes ! Au bal, quand j'avais soupçonné l'entrevue, j'étais mal coiffée et je me sentais gauche, ce qui est le meilleur moyen pour l'être en effet ; tout me mettait à la gêne sous des regards inquisiteurs ; au concert, je chantais faux, et j'étranglais toutes mes roulades.

—Mais aux dîners, du moins, vous n'étiez point sottre, j'imagine ?

—Eh bien ! vous vous trompez, ma chère ; je trouvais presque toujours à soutenir, je ne sais par quelle fatalité, quelque thèse odieuse à tous les maris. Un jour entre autres (je n'étais pas, il est vrai, dans la confidence de l'entrevue), je voulus prouver de la meilleure foi du monde et sans songer à mal, je vous l'assure, que les seules femmes heureuses que je connusse étaient toutes de jeunes veuves ; ma mère toussa : je la pris à témoin ; elle toussa plus fort, mais j'étais en verve de gaieté ; j'allai mon train, accumulant les exemples, et je ne m'arrêtai que quand le monsieur de l'entrevue me dit d'un air gonflé de colère : “ Mademoiselle, si l'état de veuve est celui qui vous paraît déjà le plus désirable, je pense que peu de gens seront ambitieux de vous offrir les moyens d'y arriver. ” Je le regardai très-surprise, et je lui vis un air de dignité blessée, si sottre et si plaisante, que je fus prise d'un fou rire inextinguible.

—O le triste animal que celui qui ne sait pas rire d'une plaisanterie !

—D'autres fois je disais que j'aimais le monde devant un homme qui n'aimait que la campagne, ou que j'avais une santé délicate devant un jeune homme qui avait horreur d'une femme malade. On a dit qu'un courtisan ne doit avoir ni humeur, ni honneur ; eh bien ! ma chère enfant, une fille à marier ne doit avoir ni cœur, ni foie, ni poumons, ni goûts, ni opinions, ni esprit, ni yeux, ni oreille, de peur que si elle vient à montrer l'une de ces choses, ce ne soit pas celle qui cadre avec les idées hétéroclites du seigneur et maître qui vient l'observer dans une entrevue. J'ai connu deux mères qui portaient si loin les précautions, qu'elles n'avaient fait embrasser à leur fille aucune religion, afin qu'elles pussent épouser, selon l'occurrence, un catholique ou un protestant ; mais ces choses sont rares, parce que tous les hommes, quelles que soient d'ailleurs leurs

idées religieuses, aiment à trouver une femme pieuse.

—S'ils ne sont pas dévots, que leur importe ?

—Ils disent que c'est une garantie.

On pourrait faire un livre de toutes mes entrevues ; je n'y plaisais guère à personne, et personne ne m'y plaisait. Il faut dire aussi que l'homme du monde le plus séduisant devient intolérable dans une entrevue, et qu'une femme y est affreuse, et guindée et stupide. Voyez-vous bien, c'est une galère, et depuis que ces malheureux vingt-quatre ans sont venus mettre ma mère en émoi, je fais perpétuellement de ces malheureuses rencontres. Et, je dois dire avec tristesse, que tous les jours les qualités du prétendant diminuent ; nous écoutons maintenant des propositions qu'on n'eût jamais osé nous faire il y a quelques années ; c'est triste, voyez-vous, d'être au rabais, et à moins de quelque bonne succession qui relève nos actions, on ne sait où cela peut s'arrêter. La fable de La Fontaine prend une réalité désespérante, et voilà ce qui fait, qu'en un mot, j'en veux finir.

—Mais ce cousin dont vous ne voulez point que je vous parle, je l'ai vu dans un temps avoir pour vous une de ces tendres affections qui naissent dans l'enfance et peuvent durer toute la vie.

—Marguerite rougit beaucoup ; mais elle reprit avec impatience : Roger a cinquante mille livres de rente, sa mère lui a défendu de songer à moi ; quoiqu'il prétende vouloir attendre qu'il l'ait fléchie, je ne veux pas être une pierre d'achoppement entre ma tante et lui, et, quoique j'aie pour lui, non de l'amour, mais une bonne et sincère affection, je n'attendrai point l'incertaine bonne volonté de la princesse de M. . . . , ni qu'il soit revenu d'un long voyage qu'elle lui a fait entreprendre ; en un mot, j'en veux finir.

—Quel refrain ; et ne vaudrait-il pas cent fois mieux rester fille toute sa vie que de finir par une détestable union !

—Ah ! fi ! rester fille comme ma tante Eléonore, j'aimerais autant être enterrée vive ; j'aime assez le monde, et une vieille fille y joue un rôle insupportable ; elle y devient ridicule ; elle y vit sans considération, sans appui ; de plus, elle y vit sans fortune ; il n'y a point d'âge où des parents consentent à donner à leur fille ce qu'ils donneraient à leur gendre : on est en tutelle tant qu'on a le bonheur de conserver son père ou sa mère. On est à peine logée ; vous voyez, j'habite le cabinet de toilette de ma mère, sans qu'elle trouve qu'il soit nécessaire de me donner un appartement plus agréable et plus commode : je vais me marier, dit-elle toujours. On me pare pour me montrer, mais je manque de beau-

coup de choses nécessaires ! A quoi bon faire ceci et cela, ne vais-je pas avoir un superbe trousseau ? Pourquoi le moindre bijou, ne vais-je pas avoir une ravissante corbeille ? Gêne et ennui, voilà pour l'intérieur ; position fautive et désagréable, voilà pour l'extérieur. Il résulte de tout cela, ma belle Diana, qu'au lieu d'avoir pu faire comme vous un choix qui assure un bonheur romanesque à la vie entière, je vais m'en-sevelir dans le plus triste de tous les tombeaux, un mariage de convenance qui ne me convient pas. Mais, paix ! voilà la voiture de ma mère."

Diana se leva précipitamment en s'écriant :

" Mon Dieu, comment faire ! il ne faut pas absolument qu'elle me voie ici.

— Marguerite réfléchit un instant, et se levant à son tour, elle dit : venez vite ; on ne sort de ma chambre qu'en passant par celle de ma mère, mais vous pourrez la traverser avant qu'elle y soit arrivée."

En disant ces mots elle conduisit lady L... toute tremblante à travers l'appartement de madame de Bussy, et lui ouvrant la porte d'un très petit cabinet où venait aboutir un escalier dérobé, elle lui indiqua les moyens de regagner la voiture qui l'attendait à quelque distance ; mais, prête à la quitter, Marguerite lui dit :

" Chère Diana, pourquoi ce trouble et cette fuite précipitée ? pourquoi me quitter si tôt ? Tout votre air m'inquiète.

— Il le faut, il le faut ! vous saurez tout, je vous écrirai ; aimez-moi toujours. Hélas ! bientôt peut-être vous serez la seule au monde ! Et la belle jeune femme se jeta en sanglotant dans les bras de la jeune fille alarmée ; puis, ayant entendu quelque bruit, elle s'en arracha et se hâta de descendre le petit escalier... Après en avoir franchi quelques marches, elle se retourna et dit à Marguerite :

— Mon enfant, je vous en supplie, promettez-moi de ne pas vous marier ainsi... ni par amour, c'est le mal de la vie. Et elle disparut au tournant de l'escalier.

— Voilà qui est inexplicable : " ni ainsi, ni par amour." Mon Dieu ! qu'a-t-elle ? Serait-elle malheureuse ?"

Marguerite retourna pensive dans sa chambre ; madame de Bussy y entra un instant après, elle paraissait agitée, mais singulièrement heureuse.

" Marguerite, chère enfant, lui dit-elle en la baisant au front, et s'asseyant tout émue à la place que lady L... venait de quitter, je t'apporte de grandes nouvelles. Tout va bien pour toi, et, Dieu merci ! je l'ai su à temps ! Oh ! que je suis heureuse ! notre vieux cousin le marquis de Bussy est mort.

— Oh j'en suis bien fâchée, dit Marguerite ; il était si bon pour moi !

— Sans doute, sans doute ; je le regrette aussi beaucoup ; mais en mourant il s'est souvenu qu'il t'avait tenu sur les fonts de baptême, et au lieu de disséminer sa fortune entre ses vingt neveux, il te laisse cinquante-cinq mille livres de rente, enns compter un très bel hôtel à Paris. Te voilà un des bons partis de la société, et déjà le duc de C... le parent du marquis de Bussy, en me mandant cette nouvelle, te demande en mariage, pour resserrer, ajoute-t-il, de plus en plus les liens d'amitié qui l'unissent à ma famille.

— Et mon beau fiancé de ce soir, dit Marguerite, avec sa jolie physionomie moqueuse, qu'allez-vous en faire ?

— Ce matin même, de chez mon notaire, où je viens d'apprendre ton changement de situation, je lui ai écrit, avant que la nouvelle fût ébruitée, pour lui dire que des réflexions sur la différence de vos goûts et de vos caractères me faisaient renoncer à l'honneur de son alliance.

— Vraiment ! reprit Marguerite ; je n'en suis assurément pas fâchée ; pourtant, s'il faut le dire, ce procédé me semble un peu dur. Le trouver bon pour dix mille livres de rente, et le rejeter quand on en a cinquante ; comment pour-ra-t-on traduire cela dans le monde ?

— C'est mon devoir de mère de bien établir mes enfants, et personne ne saurait me blâmer de le remplir, répondit madame de Bussy d'un air digne mais positif ; à présent tu peux aspirer à tout, et j'espère te faire faire un magnifique mariage.

— Allons, me voilà file à marier comme devant ; mais, ma bonne mère, maintenant que je suis riche, pourquoi n'essayerais-je pas un mariage d'inclination, non pas à la française, mais à l'anglaise, comme lady L... vous en souvenez-vous, quand nous étions en Angleterre ; c'était bien beau, bien séduisant ! ô maman, la fortune doit servir, ce me semble, à tout autre chose qu'à chercher la fortune ; ne le pensez-vous pas ?

— Un mariage d'amour comme lady L... c'est en effet une belle chose ! attendez. Mme Bussy sonna sa femme de chambre, et lui dit de lui apporter un journal anglais resté sur sa toilette ; elle y lut ce qui suit :

" Lady Diana L... une belle et charmante personne de la haute société anglaise, à la suite de vifs chagrins intérieurs, est partie de son hôtel dans Portland-Place, avec le prince Frédéric de N... connu en Angleterre par des succès de plus d'un genre ; les fugitifs se rendent, dit-on, en Italie en passant par la France."

Marguerite restait confondue. Madame de

Bussy, très fière de son argument, encore que ce fût la fille d'une amie qui le lui fournit, ajouta en regardant Marguerite :

—Voilà ce que sont tous les mariages d'amour.

—Je n'en reviens pas, répondit la jeune fille ; c'est là l'explication de... Mais craignant de trahir le secret de la visite du matin, elle s'arrêta ; un moment après elle reprit : En vérité, je ne comprends pas comment il faut se marier, si les mariages de seule convenance et les mariages d'amour sont tous également redoutables."

Elle y pensa quelques mois encore, non plus avec les idées que le monde lui avait faites ; mais avec des idées sérieuses et vraies que lui suggérèrent le malheur de lady L... mariée par amour, et celui de la plupart des femmes qui l'entouraient, mariées par convenance de nom, de fortune et de position. Madame de Busey, pendant ce temps, nouait, dénouait, renouait un nombre infini de négociations auxquelles sa fille donnait peu d'attention.

A cette époque, Roger de M... son cousin, revint de ses voyages. C'était un homme sérieux ; le temps ne l'avait point détaché de ses souvenirs et de ses affections d'enfance. Son esprit s'était développé, son cœur s'était mûri. Il rapportait un livre dont il avait connu l'auteur en parcourant l'Allemagne et la Prusse, où il était voyageur comme lui. Ce livre avait beaucoup servi à donner une direction élevée aux pensées de son cœur ; il voulut le faire connaître à Marguerite, et tous deux le lurent plusieurs fois ensemble. Roger n'avait plus de mère, et d'ailleurs Marguerite était devenue riche, ils se convenaient donc par tous les rapports extérieurs, et de doux souvenirs d'enfance, des rapports vrais, des convenances d'âge, d'esprit, de goût et de cœur les unissaient. Voici les pensées qu'ils méditèrent en peu de temps :

"Pense et prie avant de choisir, choisis avant d'aimer, et ne confie le secret de ton cœur qu'à près en avoir longtemps causé avec Dieu et avec ceux qui t'aiment.

"Et si Dieu et ceux qui t'aiment approuvent ton amour, noue-le par le lien de la promesse au cœur de ta fiancée, de peur qu'il ne tombe de ta main comme les choses qui ne tiennent pas."

"Et quand tu lui auras donné ta foi et que tu auras reçu la sienne, ne ferme point tes lèvres aux pensées de son cœur, et laisse ta fiancée appuyer sa vie sur ton bras et ses espérances sur ton cœur.

"Et le ciel, où l'on aime sans fin ni mesure, s'inclinera vers vous, et les anges prendront vos

"cœurs dans leurs mains et les aideront à s'aimer (1)."

Beaucoup d'autres maximes étaient dans ce livre et leur firent comprendre à tous deux le mariage sous un jour sérieux et vrai ; ils s'aimèrent, et Marguerite se maria, mais pour devenir bonne et tendre épouse, et non plus comme elle l'avait long-temps voulu, seulement pour ne plus être cette chose à ressort, cette chose inerte, qui n'ose ni penser, ni agir ; cette chose artificielle, sans réalité, sans couleur, sans saveur, sans personnalité propre ; cette chose irraisonnable, inexplicable, qui n'est rien, ne sait rien, ne veut rien ; qui voudrait être seulement ce qui doit plaire à tous, et qu'on appelle une *demoiselle à marier*.

ANNA MARIE.

(Les Français peints par eux-mêmes.)

LA DÉVOTE.

Du temps de La Bruyère, quand on disait la *dévoté*, La Bruyère lui-même était obligé d'expliquer tout au bas de la page qu'il parlait des *faux dévots*. Nous sommes plus heureux que La Bruyère, nous autres, nous ne connaissons plus les faux dévots. Aujourd'hui, on est dévot ou on ne l'est pas. A quoi bon affecter une vertu qui est inutile pour faire son chemin en ce monde et qui est tout au plus supportée ? Tartufe lui-même, de nos jours, se présenterait, dans une honnête maison, Tartufe serait chassé à coups de pied comme le plus sale et le plus abominable des coquins.

La dévoté dont je parle est venue au monde dans quelques unes de ces correctes maisons du fauxbourg Saint-Germain, toutes remplies encore de l'honnête et calme parfum des temps passés. L'enfant a été élevé sur le giron de sa vieille grand-mère, une femme qui a vu l'éclat de la royauté, qui a subi toutes les fureurs de la révolution ; femme forte, éprouvée par l'exil, éprouvée par la mort de tous les siens, et qui est revenue en France pour y montrer ce que peuvent le courage et la résignation. La vieille dame a appris de bonne heure, à sa petite fille, à ne pas trop se fier sur le grand nom qu'elle porte, à ne pas compter plus qu'il ne faut sur l'avenir, qui n'appartient à personne ; à ne pas dépenser sa jeunesse dans ces mille futilités, dans ces passions vides de sens qui font plus tard de la jeunesse un regret éternel ; surtout la brave mère a parlé à son enfant du roi et de Dieu, qu'elle n'a jamais séparés dans son amour et dans ses respects. Elle lui a raconté, non pas sans frémir, qu'il y avait des temps affreux où le roi pouvait être renversé de son trône, où Dieu pouvait

(1) Livre des Peuples et des Rois, chap. *Aux jeunes gens*.

être exilé de son temple, mais qu'au milieu de ces sanglantes tempêtes, c'était un devoir de gentilhomme et de chrétien de rester fidèle au roi, fidèle à Dieu, et, qu'après tout, ils finissaient toujours par revenir l'un et l'autre. Quel moyen que l'enfant ne fût pas attentif, en entendant raconter à ses oreilles ces histoires étranges, toutes remplies de bouleversements, de blasphèmes et de miracles de tous genres ? Aussi, de bonne heure, la jeune fille est devenue sérieuse ; elle n'a rencontré sous ses pas enfans ni le mensonge ni la flatterie : autour d'elle chacun était grave, et même son oncle, le commandeur de Malte, un des anciens amis de M. le comte d'Autois, dans leurs beaux jours de folie, d'élégance et de plaisir.

Ainsi a grandi ce bel enfant ; les premières émotions de l'Évangile lui sont arrivées naturellement, sans même que l'on les lui ait enseignées. Mais elle voyait autour d'elle tant de fervens apôtres ; elle était si souvent encouragée par la bénédiction de tant de saints évêques ; elle entendait à l'improviste, et tant et si souvent, la voix catholique du dix-septième siècle tout entier ; elle avait appris à lire de si bonne heure, et à s'y plaire, les grandes pages de Bossuet, les touchans enseignemens de Fénelon, les lettres charmantes de saint François de Sales, le *Petit Carême* de Massillon ; elle avait souvent vu luire, à ses yeux, l'éclair tout-puissant de Pascal, que cette première conversion, qui se fait à quinze ans dans les jeunes âmes et qui décide de toute la vie, l'avait trouvée ferme et convaincue : c'était déjà une chrétienne à quinze ans.

En général, on ne sait plus guère, parmi nous, ce que peut être une famille ainsi réglée, du haut en bas, par l'austère devoir catholique. Dans une famille ainsi faite, chacun apporte, comme dans un centre commun, les dons les plus rares de son esprit, les qualités les plus précieuses de son cœur. Si l'origine n'est pas la même pour les uns et pour les autres, leur but est le même à tous. Ceux-ci viennent en droite ligne, et par une généalogie non interrompue, de Port-Royal-des-Champs. Austères enfans de la vallée de Chevreuse, ils ont gardé précieusement la sainte parole du grand Arnauld et de Pascal. Dans l'étude des sciences et des lettres, ils sont restés les disciples fidèles de Nicole. Ils ont traversé avec un rare courage, et sans s'étonner, toute la période révolutionnaire, car depuis Louis XIV ils étaient habitués à la persécution. Ceux-là les moins austères, sont les disciples de ces savans jésuites qui voyaient, qui jugeaient, qui surtout savaient toutes choses : ils ont considéré la croyance et la science sous leur côté le plus aimable et le plus facile. Quand donc élevé parmi les docteurs de l'une et de l'autre discipline, l'enfant est grondé par le janséniste,

c'est le jésuite qui le console, c'est le jésuite qui aide l'enfant à remplir sa tâche de chaque jour. Sa méthode est plus expéditive et non moins sûre. Le janséniste parle à l'enfant du Dieu qui est terrible ; le jésuite parle à l'enfant du Dieu qui est bon, et, en fin de compte, c'est toujours parler de Dieu ; et parler de Dieu, c'est le faire aimer.

Dans ces maisons si bien posées sous le ciel, où chaque heure de la vie a son emploi, où tout le monde, depuis le maître jusqu'au dernier domestique, est à son devoir, où le temps est regardé comme le plus rare des capitaux, car il appartient au travail ou à la prière, il arrive d'ordinaire que toutes choses humaines réussissent. Rien n'est plus simple ; on n'est pas trouble par les bruits du dehors, on n'est pas arrêté en son chemin par les passions mauvaises. Chaque jour apporte avec soi un progrès, dont la maison profite ; il arrive donc que la fortune, et les dignités, et les respects, et la considération viennent frapper à cette porte, fermée à l'oisiveté, à la révolte, aux vains plaisirs, aux dissipations mensongères, aux fêtes de tout le monde. A dix-huit ans la jeune fille est un riche parti ; en conséquence, on la recherche malgré sa piété. Les plus beaux jeunes gens se cisent en folâtrant autour de cette chaste et blanche vertu, qu'ils en viendront à bout sans peine, et se promettent d'apprendre à la jeune fille les belles manières et de la façonner, comme ils disent. Paraît-elle dans un salon, les femmes à la mode disent qu'elle se tient mal, que son œil est grand, mais sans expression ; qu'elle est gênée, qu'elle est contrainte, qu'elle est silencieuse ; et d'ailleurs elle ne sait pas danser, elle joue à peine du piano, elle ne distingue pas la musique de Rossini de la musique de Meyerbeer. Pour rien au monde elle ne consentirait à chanter quelques unes de ces jolies petites romances qui commencent invariablement par ces mots, *je t'adore*, et qui finissent par ce beau vers, *je n'aimerai jamais que toi*. L'aimable et noble fille, il faudrait la plaindre si en effet son père n'était pas riche, si sa famille n'était pas si bien posée dans le monde ; si, par ses alliances autant que par sa fortune, cette maison n'était pas de celles qu'on estime et qu'on respecte. " Je le crois bien qu'il faut que nous fassions notre fortune, disait un jour un des vieux chrétiens de l'église Saint-Méry ; moi, par exemple, j'ai six filles à marier, et qui donc aujourd'hui voudrait de la fille d'un pauvre catholique romain, s'il n'avait pas une dot à lui donner ? " Donc la belle enfant se marie quand elle a dix-huit ans.

Elle épouse ordinairement un homme grave, ne s'informant guère de ce qu'il a été autrefois, mais sachant fort bien ce qu'il est à présent. Les fautes passées, elle les pardonne, car elle

est indulgente, ou bien elle les ignore, car le mal n'arrive pas jusqu'à elle. Elle se marie loyalement, mais sans trop d'amour. C'est un devoir qu'elle accomplit, mais non pas une fête qu'elle se donne. En la voyant marcher à l'autel d'un pas si ferme et si tranquille, les petites-maîtresses s'étonnent et s'écrient : " Elle n'a fait que cela toute sa vie." Maintenant, fasse le ciel qu'elle appartienne à un honnête homme qui ne rougisse pas des vertus de sa femme et qui Pentoure de tous les respects qui lui sont dus !

La voilà donc mariée et entrant dans le monde, sans reproche, sans plaisir et sans peur. Elle a fermé les yeux de sa vieille grand-mère qui lui a répété, en mourant, les deux paroles de toute sa vie : " Dieu et le roi ! " Elle a composé sa maison des serviteurs qui ont élevé son enfance, elle est devenue mère à son tour, elle est une mère tendre et sérieuse. Ce que fait son mari, ce qu'il devient, ce n'est pas la notre sujet. Nous ne voulons pas montrer le martyre, nous voulons montrer la chrétienne. Au dedans et au dehors de sa maison son autorité augmente chaque jour. D'abord on en avait eu peur, on commence déjà à l'aimer. On a découvert sous cette austérité, sous cette réserve une âme aimante, un cœur tendre et compatissant, une grande simplicité, une grâce doucement épanouie. Cette jeunesse, si froide quand il s'agit de bagatelles, est tout de feu pour une bonne œuvre. On lui parle d'une mode nouvelle, d'un chapeau nouvellement découvert, elle écoute à peine ; dites-lui le nom d'un malheureux qui souffre, aussitôt elle se lève et elle dit : " Allons." Son joug est léger à tous ceux qui l'entourent ; elle conseille, elle reprend doucement ; sa remontrance même a tout le charme d'une louange ; elle sait dans ses moindres détails toute la maison qui lui est confiée. S'il est encore quelques femmes dans le monde qui disent en parlant d'elle : " C'est une bégueule ; " ses domestiques et les pauvres disent : " C'est un ange ; " et il y a plus que compensation.

Voulez-vous savoir sa vie ? Rien n'est plus simple ; mais pour la savoir telle qu'elle est, il la faut comparer à l'existence des autres femmes, aux existences les plus brillantes et les plus enviées, sinon la vie de notre dévote ressemblerait à la vie de tout le monde, tant cela est simple et facile à comprendre. Pendant que la femme à la mode, celle dont l'esprit, le goût et la grâce remplissent tous les salons de Paris, est encore plongée dans le sommeil du matin, dont elle a si grand besoin pour réparer l'esprit et la beauté qu'elle a dépensés cette nuit même, notre jeune femme est déjà à l'œuvre ! Elle s'est réveillée de bonne heure, et son jeune visage, que les veilles n'ont pas altéré, n'a pas eu besoin de

grands apprêts. La voilà donc déjà vêtue, et l'on peut dire que si les femmes ordinaires ont devant elles dix ans de jeunesse, celle-là, grâce à sa vie simple et réglée, en a trente pour le moins. Son habit est de bon goût, d'une éclatante propreté, d'une grâce un peu méthodique, mais charmante. Toute dévote qu'elle est. l'aimable femme est restée ce que Dieu l'a faite, une jeune et belle personne ; si elle ne permet pas qu'on lui dise à chaque instant : Vous êtes belle, elle a en elle-même le secret, ou, pour mieux dire, l'instinct de sa beauté, et elle en prend soin comme il faut prendre soin toujours des dons les plus précieux du Créateur.

Pendant que la femme du monde est encore à sa première ou même à sa seconde toilette, se répétant tout bas les sots et faciles triomphes de la veille, la nôtre a déjà embrassé ses enfants, elle a encouragé son mari dont elle est le conseil. Elle a examiné sous toutes ses faces une affaire importante, elle a le coup d'œil juste, l'esprit droit, et tout cela parce qu'elle a le cœur honnête. Point d'oisiveté dans cette maison, la journée est employée toute entière ; ce serait un crime d'en perdre une heure. Cependant la femme à la mode est habillée, c'est à dire qu'elle a passé la première robe de la journée ; pour la promenade elle en mettra une seconde, pour le dîner une troisième, une quatrième pour le soir. Dans l'intervalle des grandes affaires, la femme du monde demande ses lettres et ses journaux ; alors sa soubrette, car elle a une soubrette, lui apporte sur un plat d'argent toutes sortes de petits papiers ambrés, ornés de dessins et d'images, parfums indiscrets et nauséabonds qui montent à la tête sans passer par le cœur. La dame lit tous ces billets d'un regard dédaigneux, elle y est faite. Pour elle, les plus douces paroles n'ont pas de sens, elle en sait toute la vanité. Quand elle a épuisé ces mensonges dorés, elle ouvre en bâillant, d'une façon agréable, ses journaux grands et petits. Là elle apprend toutes sortes de nouvelles qui n'intéressent qu'elle seule : — M. Duprez est malade. — On croit que madame Dorus est enceinte. — Vernet a la goutte. — Bouffé est absent ; — La loge Bleue, la loge des Lions s'est déclarée pour mademoiselle Louise contre mademoiselle Joséphine, et autres fariboles qui composent le fond actuel de la conversation parisienne. La partie la plus intéressante de ces journaux est celle-ci : " Hier au " bal de l'ambassadeur d'Angleterre, madame la " marquise de C*** portait un turban de telle " façon ; madame la comtesse de V*** avait " une robe ainsi faite... ; le chapeau de ma- " dame d'O*** était doublé de telle couleur... ; " madame la marquise de F*** avait acheté un " mouchoir en tel endroit, ses gants en tel " autre. Le prince de S*** a fait faire sa

“vciture chez *tel carrossier*... On se lave les
 “mains à cette heure avec un savon ainsi com-
 “posé... La crème pour le teint, du célèbre par-
 “fumeur Benoit, a le plus grand succès dans
 “un certain monde.” Vaines et méprisables
 futilités ! Et quand on songe que toute la vie
 d’une créature raisonnable, d’une femme bap-
 tisée, se passe à des emplois pareils ! Chez
 notre dévôte, au contraire, vous pouvez entrer.
 Point de mystères, point de billets cachés, point
 de ces papiers adultères, point de ces odeurs in-
 fectes qui déshonorent une maison, point de
 soubrettes surtout. La soubrette de notre dévôte
 est une vieille servante qui *gronde sa maîtresse*
 de temps à autre, qui l’aime comme sa fille, qui
 l’a portée dans ses bras, et qu’elle appelle ten-
 drement sa mère, quand la vieille est triste et de
 mauvais humeur. Notre dévôte reçoit peu de
 lettres, elle n’a rien à entendre du dehors ; ou
 bien quand elle en reçoit, ce sont des lettres sur
 du gros papier, d’un caractère presque illisible,
 des lettres de quelque misère souffrante et
cachée. Cependant la femme du monde est vi-
 sible, c’est l’heure où madame laisse venir jus-
 qu’à elle ses amis et ses simples connaissances.
 Dans ce petit salon coquettement rempli des
 petites recherches de ce petit luxe incommode
 qui remplit toutes les maisons modernes, bronzes
 d’un demi-pied, chefs-d’œuvre impérissables en
 porcelaine de Sèvres, pastels éternels sortis de
 la main des grands génies modernes et qu’enlève
 un rayon de soleil, petits chiens qui hurlent,
 oiseaux qui chantent, fleurs sans parfum, meubles
 dorés qui s’écaillent sous la main qui les touche,
 voilà dans quel sanctuaire notre belle reçoit son
 beau monde. Arrivent là, s’appuyant sur leurs
 jongs fluets comme leurs jambes, tous ces mé-
 chants dandys que la ville renferme, gentils-
 hommes sans noblesse, riches sans argent, écu-
 yers sans chevaux, jeunes gens de quarante ans,
 amoureux sans maîtresse et sans amour, têtes
 sans cervelle surtout, braves gens dont tout le
 mérite est de se bien connaître en gilets et en
 cravates ; arrivent en même temps toutes ces
 femmes qu’on voit partout, dont tout le monde
 sait les aventures ; papillons qui ont brûlé leurs
 ailes à toutes sortes de touches mal allumées ;
 vieillesse précoces et fardées avant le temps,
 des mains blafardes, des dents ratissees, des
 sourcils noircis, incertaines apparences d’une
 jeunesse qui n’est plus, d’une beauté qui a tou-
 jours été un problème.

Vraiment c’est un affreux monde à voir ! Rien
 ne ressemble au monde réel comme ces fantômes
 des deux sexes, fantômes stériles qui n’ont rien
 produit dans leur vie, pas un trait de courage,
 pas un enfant, pas une bonne œuvre, pas seule-
 ment un bon mot. Comment ces espèces-là sont
 parvenues à compter pour quelque chose dans

notre monde ; voilà la honte et la plaie de notre
 société moderne, voilà ce qui fait le déshonneur
 de Paris, que Paris se soit occupé de ces lions,
 de ces lionnes, de ces rais, de ces êtres incom-
 plets ; et cependant vous pouvez croire quelle
 conversation s’établit entre ces beaux messieurs
 et ces belles dames ; dans quel patois, dans quel
 jargon ces gens-là causent entre eux ; et vous ne
 pourriez vous imaginer ce qui se dit là de sottis-
 es, d’inepties, de calomnies, d’injures ; com-
 ment on y traite la gloire et la vertu, les poètes
 et les grands hommes, et surtout, ô mon Dieu,
 ceux qui croient en Dieu ; et ce qu’on y dit
 d’horribles et insipides calomnies des honnêtes
 femmes qui vivent chez elles, qu’on ne rencontre
 ni au bois de Boulogne, ni à l’Opéra, qui vont à
 la messe le dimanche, et qui poussent le char-
 latanisme jusqu’à visiter les malades dans leur
 lit, les pauvres dans leur grenier, les prisonniers
 dans leur prison.

Cependant on introduit chez notre dévôte le
 fermier de sa ferme, le maçon qui a réparé sa
 maison, le professeur de son enfant, et dans ces
 entretiens utiles elle protège le présent, elle dé-
 fend l’avenir. Quand elle est seule, si l’envie lui
 prend de lire un livre, ne pensez pas qu’elle en-
 voie chercher au cabinet de lecture le plus voisin
 quelques uns de ces abominables chiffons de pa-
 pier tout souillés d’ordures. La femme sensée
 qui sait le prix du temps et la valeur de la vie,
 laisse aux femmes à la mode ces tristes lectures,
 elle leur abandonne bien volontiers tous ces ro-
 mans modernes écrits en si vile prose, tout ce va-
 gabondage de l’esprit, tout ce délire des sens ;
 elle a quelque chose de mieux à lire et à penser :
 elle a dans le plus bel endroit de sa maison d’hon-
 nêtes livres, de beaux livres bien imprimés sur du
 papier sec et sonore, bien reliés par quelque re-
 lieur des temps passés. Dans ces livres qui sont
des chefs-d’œuvre en dedans et en dehors, au lieu
 des sales commentaires des loustics de cabinets de
 lecture, à la place de ces noms qui sentent l’at-
 tier et la bouillie, l’estaminet et le corps-de-
 garde, vous lisez les noms vénérés des magistrats,
 des prélats ou des savants d’autrefois. Vous dé-
 couvrez sur la marge, transcrites d’une main sûre,
 les plus savantes ou les plus aimables réflexions.
 Quand vous tenez en vos mains un pareil livre, il
 vous semble que derrière votre épaule l’ancien
 propriétaire est là debout, les yeux fixés sur la
 page, et qu’il la lit en même temps que vous ; alors
 vous vous efforcez de comprendre les chefs-
 d’œuvre comme il les a compris, de les aimer
 comme il les a aimés. La femme dévôte, ren-
 fermée en elle-même, se plaît surtout dans ce
 luxe des beaux livres ; elle aime cette richesse
 cachée et honorable qui ne fait envie à personne ;
 de cette heureuse passion elle ne fait confidence

qu'à ses amis les plus intimes ; elle consent volontiers à être modestement parée, pourvu que son La Bruyère ou son Bossuet soient revêtus d'ornements magnifiques. Elle aura une robe de moins cet été ; oui, mais son Corneille sera splendide. Tout son luxe est ainsi fait, simple, sévère, austère, comme elle est elle-même. Elle n'est pas de ces femmes qui portent sur elles-mêmes beaucoup plus que la fortune de leurs maris. Ce qui brille ne lui va pas ; elle trouve que les diamants la blessent, que les perles la rendent moins blanche ; elle fait grand cas pour sa parure d'une fleur naturelle placée sans art dans ses beaux cheveux. En revanche, elle a grand soin de son linge qui est le plus beau et le plus fin du monde. Elle aime ces dentelles dont elle a hérité de sa mère et même de son aieule. Comme rien n'est improvisé dans sa fortune, non plus que dans sa beauté, elle a dans ses grandes armoires en ébène toutes sortes d'innocentes magnificences qui ne lui ont rien coûté ; et, voyez-vous, telle est la force de ces beautés naïves et naturelles que, toutes cachées qu'elles sont, elles finissent par dominer la mode même, la mode qui ne sait pas leur nom, qui n'a jamais vu leur personne. Elles imposent sans le savoir, à la foule subjuguée, leurs caprices les plus intimes. Ainsi donc qui a remis en honneur les vieux bois de chêne sculptés ? Qui a rendu leur éclat aux anciens meubles de Boule ou de Riessener ? Qui nous a fait rechercher avec tant d'empressement les bois dorés et contournés du roi Louis XV, les salbalas de la cour de Louis XVI, toutes les reliques sérieuses ou galantes des temps qui ne sont plus ? Qui donc a battu en brèche le sec acajou et les formes disgracieuses inventées par le peintre David ? Qui nous a débarrassés des chaises curules et des lits à baldaquin ? Qui nous a rendu les belles guipures et les plus fines dentelles de Malines dont personne ne voulait plus ? Qui donc enfin a remis un peu d'art, d'esprit, d'élégance et de goût, dans ces tristes intérieurs du Paris moderne ? Rien n'est plus facile à croire : ce sont quelques honnêtes femmes, pleines de sens et de tact, qui ont méprisé tout d'abord ce que la foule recherche et ce qu'elle aime, qui se sont isolées dans leur intérieur, qui ont caché leurs meubles comme elles cachaient leur vie, et qui ont été bien étonnées le jour où on leur a prouvé qu'elles avaient fait une révolution à ce point que, même les portraits de Le Brun et de Mignard, autrefois égarés sur les quais, étaient recherchés pour servir d'ancêtres aux parvenus de la veille. En effet, ces braves parvenus, voyant tant d'honnêtes femmes avoir des ancêtres et les entourer de leur culte, ont voulu en avoir à leur tour, et ils en ont acheté de tout faits.

Cette femme a donc, elle aussi, son luxe, ses modes, ses plaisirs ; son luxe, elle l'impose ; ses

modes, elle les invente pour elle toute seule ; elle sait très bien que toutes les comtesses, marquises, duchesses, princesses du journal des modes n'ont guère d'autre métier que d'essuyer les plâtres de la rue du Mont-Blanc ou de la rue du Helder, et elle n'est pas si malavisée que de se servir des robes et des chapeaux de ces dames. Quant à ses plaisirs, ils sont nombreux et ils sont à elle, elle les partage avec tous les honnêtes gens de sa famille. Sa maison est la mieux tenue, sa table est la plus abondante, elle ne manque jamais de glace en été, de feu en hiver. Elle a des chevaux peu fringants, mais forts et bien nourris. Sa voiture n'est peut-être pas du bon faiseur, mais elle ne se brise jamais. Ses gens sont simplement vêtus ; ils n'ont pas d'aiguillettes, pas de livrée. On ne dit pas, en les voyant passer : « Ce sont des domestiques ; » mais ils sont nés dans la maison, ils y mourront ; ils sont bien payés, bien nourris, ils sont estimés et heureux. Il est vrai qu'ils n'ont pas l'estime de la grosse livrée, et qu'ils sont montrés au doigt quand ils passent devant le cabaret où s'abreuvent les antichambres. L'honnête femme a tous les plaisirs que donnent le calme et la paix, la vie libre, assurée et exempte de dettes. Sa marchande de modes l'aborde avec respect, sa tailleurse ose à peine lui parler, tant elle comprend que cette femme est naturellement vêtue et n'a pas besoin de son secours. Autour d'elle l'émotion est générale. Paraît-elle quelque part, timide comme elle est, aussitôt les regards se portent sur cette aimable personne qui vient d'entrer ; la frivole conversation s'arrête pour savoir ce que cette femme va dire. Les plus grandes coquettes les plus effrénées, les petits-maitres les plus avancés prennent leur part de la déférence commune. Elle parle, on écoute ; et comme sa bienveillance est grande, comme elle est indulgente pour toutes les faiblesses, qu'elle ignore la plupart du temps, on reste étonné, charmé de s'être plu si fort à une conversation simple et facile, qui se passe de la calomnie et même de la médisance. Jeune femme, notre dévote rend aux vieilles femmes ce qui leur est dû de déférence et d'attention ; vieille femme, elle devient le centre jaseur et souriant où se réunissent les jeunes gens dont elle est le conseil et l'appui. De même qu'elle a honoré la vieillesse des autres, ainsi sa vieillesse est honorée. Mais une pareille femme ne vieillit guère : les douces occupations de sa vie, l'absence de toute passion furieuse, le bien-être de l'âme et du cœur, le sang-froid, le succès, l'estime générale, la vie active, l'influence de la campagne, la probité du mari, les progrès de l'enfant, toutes ces causes réunies ont laissé à ce beau corps toute sa vigueur, à ce beau visage toute sa dignité ; et comme d'ailleurs elle a bien vite pris son parti de la vieillesse, cette femme reste intacte comme

elle est restée pure ; elle garde dans l'âge mûr la gaieté de sa jeunesse, autour d'elle s'exhale jusqu'à la fin le même parfum de grâce, de jeunesse et de vertu.

Quant à ses plaisirs, ah ! c'est-là que vous m'attendez sans doute ! Eh bien ! moi aussi, c'est là que je vous attends. Les plaisirs d'une belle dévote sont au moins aussi nombreux que les vôtres, illustres et grandes coquettes qui ne lisez. A coup sûr celle-là n'a rien de viril, elle ne se vante pas d'avoir un poignet de fer, de fumer, sans en être étourdie, un long cigare, de tenir dignement sa place dans la salle d'armes, de casser la poupée au tir de Lepage. Elle ignore l'émotion des paris dans les courses de Chantilly ; elle n'a jamais tenu une carte dans ses mains, sinon pour élever quelque grand château à son jeune fils ; on ne la voit guère dans les promenades publiques étendue mollement dans sa voiture, comme si elle était couchée sur son lit de parade. Elle serait bien fâchée d'avoir une loge au Théâtre-Italien et une loge à l'Opéra ; car, dit-elle, on n'a pas plutôt acheté ces sortes de plaisirs, qu'il faut s'en servir. Elle va fort rarement au bal, où elle ne s'amuse guère ; dans les grands dîners, où elle s'ennuie ; on ne la voit guère, non plus, dans les immenses réceptions des Tuileries. La cohue lui fait peur : elle n'aime pas les réunions mêlées. Quant aux plaisirs exceptionnels, aux danses féroces du mardi-gras, alors que le peuple est masqué et couvert d'oripeaux et de haillons, quant aux sanglantes exécutions du mélodrame et du drame moderne, personne ne serait assez osé pour en parler à la sainte femme. Elle ne condamne pas tous ces vains bruits, tous ces faux plaisirs, toutes ces fêtes éno mes ; elle fait mieux que les condamner, elle les méprise. Elle n'en veut pas, elle y croit à peine ; elle plaint du fond de l'âme les malheureuses femmes qui n'ont pas d'autre souci dans la vie que d'aller perdre à ce métier leur bonheur, leur beauté, leur santé, leur fortune, le repos de leurs familles et l'honneur de leurs maris : ses plaisirs et ses fêtes sont d'un autre ordre. Elle a dans l'année les plus belles fêtes du monde, dont elle est, sans se douter, la souveraine. Elle célèbre dans toute leur gravité les vieilles fêtes de Noël. Elle se souvient des noms de ses vieux parents, de l'anniversaire de ses jeunes enfants ; elle vous dit naïvement chaque année : " J'ai un an de plus, félicitez-moi et m'envoyez vos fleurs." Elle a pour elle toutes les joies du calendrier. Elle croit au jour de Pâques, comme elle croit à Noël, quand l'église est toute parée, quand les chants solennels se font entendre, lorsqu'à l'austérité et à la tristesse du carême succède l'*alleluia* universel. Elle a pour elle la fête de Dieu mêlée de fruits et de fleurs, et de beaux enfants tout blancs comme

des anges. Elle a toutes les douces émotions de l'église, cette fête continuelle que le vulgaire ne sait pas : l'encens, les chants de l'orgue, la parole du vieillard du haut de la chaire catholique, les cantiques que disent les jeunes filles dans la chapelle de la Vierge, l'histoire toute entière du Sauveur et de Marie, les magnificences épiques de l'Ancien Testament, les consolations de l'Evangile, en un mot la fête éternelle, la fête de tous, la fête de la terre et du ciel.

Vous, qui vous occupez sans fin et sans cesse de misérables intrigues de coulisses, dont les héroïnes sont la plupart du temps les plus ignobles filles qui se puissent voir ; vous qui trouvez fort bon de vous intéresser corps et âme à ces rivalités de rôles à débiter, de musique à chanter, de plaisanteries et de danses, vous ne comprenez pas, j'en suis sûr, que la vie toute entière puisse se passer à savoir tous les mystères de ce grand culte qui compte déjà dix-huit siècles d'existence ; vous ne comprenez pas les chastes émotions que donnent la foi, la charité, l'espérance, et quels drames intimes se passent sous les sombres voûtes des cathédrales, et que de douces larmes se répandent sous les parvis des temples, et qu'on s'intéresse à ces beaux petits enfants qui viennent étudier la parole chrétienne. Vous ne manquez pas de pleurer à chaudes larmes, lorsqu'à la fin d'un mauvais drame de M. Victor Hugo, tout rempli de crimes, d'assassinats, d'infanticides, d'empoisonnements, d'incestes et de barbarismes, l'amant expire loin de sa bien aimée ; lorsqu'à la fin d'une méchante comédie de M. Scribe, deux jeunes gens se marient après avoir surmonté toutes les contrariétés de leurs amours ; et cependant, âmes sensibles que vous êtes, vous ne comprenez pas qu'une creature raisonnable assiste au pied de l'autel de Dieu, à un mariage véritable ; vous ne comprenez pas qu'elle partage les chastes et inquiètes joies de la mariée, le délire contenu du jeune homme, le bonheur des grands parents qui assistent à cette alliance de la jeunesse avec la jeunesse. Vous avez pleuré la veille à chaudes larmes en voyant M. Saint-Auguste ou M. Saint-Ernest contrefaire, sur des planches mal jointes, le râle des morts ; et si vous voyez passer dans son cercueil quelque beau jeune homme qu'un trépas inattendu enlève à sa mère, à peine levez-vous votre chapeau quand il passe. Mais pour l'accompagner jusqu'à l'église, pour prendre votre part des lugubres terreurs du *De profundis*, vous n'avez pas le temps, vous êtes pressé, vous allez retenir une stalle ce soir, pour entendre tout à l'aise le nouvel opéra qui se chante. Eh bien, ce drame solennel de l'église, ce drame toujours nouveau de la vie et de la mort, il est fait tout exprès pour la femme qui croit en Dieu et qui va à l'église ; elle a sa grande part dans ces larmes,

dans ces douleurs, et aussi dans ces fêtes et dans ces chastes joies. Son théâtre à elle, le voilà ; sa loge à l'Opéra, le voilà : c'est la pierre ou elle s'agenouille ; c'est l'autel où elle prie. Ses acteurs qui passent, les voici : c'est le jeune époux qui emmène la nouvelle épouse ; c'est le mort que l'on porte au cercueil ; c'est l'enfant nouveau-né qui se plonge dans les eaux du baptême ; c'est la foule innocente des beaux enfants qui viennent s'asseoir en habits de fête à la table de Jésus-Christ ; c'est le vieux prêtre en cheveux blancs, tout courbé, qui dit la messe dans ce désert, et qui bénit de ses mains vénérables la jeune femme prosternée devant sa prière ; c'est le pieux évêque qui arrive de bien loin, racontant les conversions qu'il a faites ; c'est l'archevêque qui se meurt dans son église en deuil ; ce sont, le jeudi saint, les douze vieux apôtres dont le pontife lave les pieds ; c'est la promenade dans les champs, quand il faut bénir la moisson. Certes, ce sont là de grands drames, d'imposants spectacles, de naïfs héros ; et savez-vous au monde, vous dont tous les théâtres brûlent tous les dix ans, théâtres de toile peinte et de bois pourri, savez-vous un plus beau théâtre que celui-là : l'église de Notre-Dame de Paris.

Non, non, il ne faut pas médire du bonheur que donne la croyance ; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui savent se servir, comme il convient, des chefs-d'œuvre, des grands monuments, des pontifes illustres, des excellents génies, des bienfaits, des souvenirs, surtout des espérances d'une religion qui a dix-huit siècles ; il ne faut pas prendre en pitié ceux qui lisent Bossuet et Racine, saint Jean Chrysostôme et Pascal, Fénelon et Corneille, Châteaubriand et Lamartine ; ceux-là qui voient avec d'autres yeux que les yeux du corps, le *Compo santo* de Pise et les fresques de Raphaël au Vatican ; ceux-là qui jugent les chefs-d'œuvre en chrétiens et en artistes, qui ne séparent pas l'idée de la forme, mais qui au contraire réunissent toutes ces nobles choses : la lettre et l'esprit, l'artiste et son œuvre, l'âme et le corps.

Ainsi, par cette voie que vous croyez semée d'austérités et d'épines, cette femme est arrivée tout simplement à ce bonheur terrestre que vous cherchez vous, après lequel vous courez tous. Dans le devoir et dans la règle elle a trouvé ce qui va sans cesse s'enfuyant devant vos désordres ; pour avoir renoncé tout de suite aux plaisirs de la vanité, elle a été la maîtresse de toutes les petites vanités qui l'entourent ; sa modestie l'a servi tout autant que si elle eût réuni en elle-même tous ces orgueils amoncelés qui n'ont pas pu l'atteindre ; elle a joui de toutes les bonnes et saintes choses de la vie, sans excès, et par conséquent sans fatigue ; elle a eu sa part tout

comme vous, et la plus belle part, dans les vers du poète, dans les œuvres de l'artiste, dans la louange et dans l'admiration des hommes ; elle a joui plus que vous du ciel bleu, des fleurs épanouies, du soleil qui se lève, du chant du rossignol dans les bois ; elle a vécu moins vite que toutes ces femmes éphémères, d'une beauté si contestable et sans cœur, à coup sûr, qui paraissent et se fanent comme des plantes en serre chaude. Mettez-les en présence, celle-ci et celle-là, la femme mondaine à soixante ans, notre dévote à quatre-vingts ans, et demandez-leur où elles en sont l'une et l'autre ? La femme mondaine à soixante ans est un cadavre, un remords ; notre dévote à quatre-vingts ans aime encore, espère encore. Elle a gardé jusqu'à la fin ses trois compagnes, la Foi, l'Espérance et la Charité. La femme la plus spirituelle et la plus brillante du dix-septième, cette Ninon de l'Enclos qui avait été proclamée d'une voix unanime le plus honnête homme du royaume de Louis XIV. fêtée et adorée jusqu'à son dernier jour, et elle était bien vieille quand elle mourut, se voyant enfin sur son lit de mort, s'est écriée en poussant un profond soupir, " Si l'on m'eût proposé une pareille vie, je me scrais pendue."

Nous avons aussi oublié, mais comment ne rien oublier dans ce vaste sujet ? la femme dévote qui n'a pour tout bien que sa dévotion, pour toute fortune que sa croyance ; celle-là aussi dans un néant et dans sa misère, elle règne, elle est heureuse. Pauvre femme sans abri, l'église l'abrite ; pauvre femme sans famille, sans enfants, tous les beaux enfants que réunit l'église sont à elle ; pauvre femme sans patrimoine, elle a pour patrimoine l'aumône des honnêtes gens qui prient avec elle ; pauvre femme que personne ne connaît, elle a des frères qui la pleurent quand elle est morte. Mais, pour prouver le bonheur de celle-là, il n'est pas besoin de tant comparer. Qu'est-ce donc en ce monde qu'une pauvre vieille femme seule, infirme, abandonnée à elle-même, et qui ne croit pas en Dieu ?

J. JANIN.

(Les Français peints par eux-mêmes.)

F A B L E.

LES CHIENS.

Dans la cuisine, un soir, admis auprès du feu,
Par le gros chef qui ronflait dans sa chaise
Brisaut, Faraut, Miraut occupaient tout à l'aise,
Et les deux coins et le milieu,
Fort peu touchés que Castor, leur confrère,
Plus tard venu, grelottât par derrière.
" Ils sont trop bien, et moi je suis trop mal,
" Se dit tout bas Castor. Je veux partage égal :

“ Je l'aurai : c'est justice et non point jalousie.”
 La porte était ouverte, il sort en aboyant ;
 Tous sont bientôt de la partie :
 C'est son but. Quand ils les voit criant,
 Courant, hulant, cherchant qui mordre,
 Le malin auteur du désordre,
 Dans la cuisine adroitement rentré,
 Va s'étendre au foyer dont il s'est emparé.
 Tantôt il ne voulait que le quart de l'espace,
 Il s'en arroge la moitié ;
 Et pour ceux dont il prit la place,
 A son tour il est sans pitié.

S. LAVALETTE.

REVUE DES DERNIÈRES MODES DE PARIS

ENSEMBLE DE TOILETTE.—*Négligé du matin.*
 —Robe de chambre de cachemire couleur café, brodée en chenille. Fichu de linon. Bonnet en valenciennes, garni de nœuds roses et gros bleu. Pantouffles de velours.

Toilette de ville.—Robe en velours épinglé, violet. Cachemire carré, fond orange. Chapeau de satin bleu. Manchon.

Négligé du soir.—Tunique de satin gris, sur une robe de satin rose ; berthes et manches pagodes en blondes. Coiffure Hélène. Mouchoir riche, éventail.

Toilette du soir.—Robe de satin blanc, broché rose, garnie d'un double rang de tulle bouillonné ; la garniture de tulle pincée de distance en distance par un bouquet de roses diamantées ; même garniture au corsage et aux manches. Couronnette en diamants, entourant le nœud des cheveux ; guirlandes berthes en fleurs de diamants. Mouchoir garni de deux rangs de points. Gants blancs très-courts. Trois bracelets. Bouquet. Eventail.

ENSEMBLE DE TOILETTE.—*Négligé du matin.*
 —Robe de chambre en mérinos gris, doublée en marceline écossaise ; manches larges, cordelière. Col de mousseline, plissé. Bonnet Belle-Poule. Pantouffles de velours vert.

Toilette de ville.—Robe en moiré noir. Echarpe en velours violet. Chapeau en velours épinglé, paille col, manchettes et mouchoir régence.

Toilette du soir.—Robe d'organdi à trois jupons, trois rangs d'étoile d'argent brodées autour de chaque jupe ; corsage à la grecque ; manches pagode : au corsage et manches, les mêmes étoiles d'argent. Coiffure en cheveux ; sur le côté, un camélia cerise et blanc ; bandeau et parure en diamants. Mouchoir riche. Eventail, bouquet de camélias.

PSYCHÉ.

AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrions cet article dans nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'il auront à payer DEUX CHELINS ET DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délai.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canada*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.